

## Yaşamaya Dair...

Yaşamak şakaya gelmez,  
büyük bir ciddiyetle yaşayacaksın  
bir sincap gibi mesela,  
yani, yaşamının dışında ve ötesinde hiçbir şey beklemeden,  
yani bütün işin gücün yaşamak olacak.

Yaşamayı ciddiye alacaksın,  
yani o derecede, öylesine ki,  
mesela, kolların bağlı arkadan, sırtın duvarda,  
yahut kocaman gözlüklerin,  
beyaz gömleğinle bir laboratuvarda  
insanlar için ölebileceksin,  
hem de yüzünü bile görmediğin insanlar için,  
hem de hiç kimse seni buna zorlamamışken,  
hem de en güzel en gerçek şeyin  
yaşamak olduğunu bildiğin halde.

Yani, öylesine ciddiye alacaksın ki yaşamayı,  
yetmişinde bile, mesela, zeytin dikeceksin,  
hem de öyle çocuklara falan kalır diye değil,  
ölmekten korktuğun halde ölüme inanmadığın için,  
yaşamak yani ağır bastığından.

## À propos de vivre...

Vivre n'est pas une plaisanterie,  
tu vivras avec un grand sérieux,  
comme le fait un écureuil, par exemple,  
n'attendre rien sauf et au-delà de la vie,  
ta seule occupation sera de vivre.

Tu prendras la vie au sérieux,  
et au sérieux à tel point que,  
par exemple les bras liés, le dos au mur,  
ou dans un laboratoire avec une chemise blanche et de grandes lunettes,  
tu devras pouvoir mourir pour les autres,  
les autres dont tu n'auras même pas vu le visage,  
bien que personne ne t'y ait forcé.  
bien que tu saches que,  
vivre est la plus belle chose belle, la plus vraie.

Tu prendras la vie au sérieux à tel point que, même à 70 ans, tu planteras  
des oliviers,  
et pas pour que tes enfants en héritent, non !

mais plutôt parce que tu redoutes la mort, alors même que tu ne crois  
pas en son existence et que la vie pèse plus lourd dans la balance.

[Nazim Hikmet](#) (1901-1963, Turquie)

Ngumye gurerera uyu mucyamu  
Nzi ko mu cyeragati haliya,  
Ngana mu cyuzi kizira inkombe ?  
Ngumye nshurange nshuma akarenge  
Nsa n'umushamba uvuganya akamu  
Ashora akaliba kazitsembye ?

Continuerai-je cette pente pour toujours  
Bien que je sache qu'au-delà  
de mon regard  
Je n'irai qu'à une rivière sans bords?  
Continuerai-je les pas  
de mon instrument  
Comme le berger qui répète  
son appel  
Pour guider le bétail à un puits  
qui les noiera ?

[Cyprien Rugamba](#) (1935-1994), Rwandais

LA CLÉ DE VOÛTE (hommage à John Lennon)

Qu'est-tu, Strawberry Fields, pour que tout le monde vienne spontanément et gaiement vers toi ? Es-tu ce patriarche, chevelure blanche et barbe foisonnante, autour duquel, le soir, près du feu, enfants et petits-enfants se regroupent pour apprendre de ses lèvres les valeurs ancestrales telles que le sentiment d'une amitié sincère, le plaisir d'une collaboration efficace, la joie de voir naître et se développer l'œuvre à laquelle chacun apporte sa contribution ?

Es-tu cet enclos traditionnel, surmonté de ficus séculaires et touffus, où s'organisent les noces d'été et vers lequel de multiples sentiers, serpentant collines et vallées, amènent des convives dans leur plus bel appareil ?

Tu ressembles aux demeures de nos pères, dans lesquelles une multitude de perches isolées, plantées en cercle dans le sol, s'élèvent, légèrement ployées, pour créer un point de jonction qui sera, à la fois, le sommet et la clé de voûte de toute l'architecture.

Bien plus qu'une simple évocation, tu es, par l'esprit de concorde qui te fait naître, un défi.

Défi contre l'égoïsme des hommes où l'individualisme exacerbé rapporte tout à soi et refuse de rencontrer et de partager avec le voisin.

Défi contre la gangrène de la confrontation qui sape l'esprit de collaboration, installe à demeure les antagonistes chroniques entretenus à grands frais et dont le triste résultat n'est rien d'autre que luttes idéologiques, conflits armés, détresse de millions de personnes déplacées ou désespoir de groupes évincés.

Défi contre les impérialismes politiques, économiques et culturels qui dénie à celui-ci le droit à l'autonomie, à celui-là la possibilité d'exploiter à son profit ses propres ressources, et aux autres le libre choix d'une culture conforme à leurs modes de pensée.

Défi contre la discrimination des populations ou des races, où les brimades, les taudis et la ségrégation constituent, au grand agrément de quelques seigneurs à l'esprit sadique et au langage fallacieux, une marque outrageante à la face de la communauté humaine.

Défi contre la pollution de l'environnement où, entre autres facteurs de dégradation du milieu, l'entassement des hommes et

l'émanation de gaz toxiques menacent la salubrité publique et provoquent le déséquilibre des écosystèmes, au détriment de l'homme, victime naïve de lui-même.

Défi contre l'oubli des signes et des valeurs qui ont jalonné l'histoire de l'humanité, des idées fécondes de joie, de beauté et d'amour qui ont inspiré les artistes de tous les temps et sous toutes les latitudes.

Strawberry Fields, tu es un appel de l'homme à l'écoute du monde et de la vie, un reflet de tous les continents.

Tu es une plate-forme de choix, où l'homme, à quelque culture qu'il appartienne, vient communiquer les richesses inépuisables et les beautés ineffables de l'art et de l'inspiration en général.

Tu es un mémorial d'un homme qui, au milieu des vicissitudes a su dominer les contingences et chanter la délicatesse des sentiments intimes avec les accents d'une haute élévation et d'un pur raffinement.

Je te salue Strawberry Fields, image riante de mon pays où le Rwanda retrouve la paix et la verdure de ses paysages, la fraîcheur et la salubrité de ses climats, l'hospitalité et l'accueil de ses habitants.

Image riante de mon pays, où le pâtre, au crépuscule, à l'ombre d'un bois sacré, tire de sa flûte des airs aigres-doux, auxquels répondent en écho les chants pastoraux des bergers alentour ou la corne d'un chasseur attardé.

Image riante de mon pays, où les collines, couvertes de bananeraies et ondoyant sous la caresse du vent ou languissant sous un soleil accablant, s'adosent, comme dans un rassemblement concerté, à la chaîne des montagnes et contreforts de volcans

millénaires, d'où jaillissent et se précipitent en cascades les sources insoupçonnés du Nil lointain.

Je te salue, Strawberry Fields  
jardin nouveau dans le Nouveau Monde  
haies vives, senteurs balsamiques,  
vivante réplique des collines d'Afrique  
Jardin nouveau dans le Nouveau Monde  
Allées sablées, parterres gazonnés,  
Bosquets ombragés, œillets, muguet  
Où l'esprit quiet et fécond se délecte et crée  
Jardin nouveau dans le Nouveau Monde  
où, loin des effluves des quais  
du bourdonnement des quartiers  
l'âme se recueille dans l'immensité

Cyprien Rugamba (1935-1994), Rwandais

## Natte à tisse

Il venait de livrer le secret du soleil  
et voulut écrire le poème de sa vie

pourquoi des cristaux dans son sang  
pourquoi des globules dans son rire

il avait l'âme mûre  
quand quelqu'un lui cria  
sale tête de nègre

depuis il lui reste l'acte suave de son rire  
et l'arbre géant d'une déchirure vive  
qu'était ce pays qu'il habite en fauve  
derrière des fauves devant derrière des fauves

[Tchicaya U Tam'si](#) (1931-1988, Congolais – écrit en français)

## Gros sang

J'ai donné ma tête contre un faux néant  
Pour retrouver la large épopée des géants...  
Je suis l'acier trempé, le feu des races neuves  
Dans mon gros sang rouge écument troublants des fleuves

Des fleuves où végètent crûment des poisons  
Monde grossièreté Astre gueule à jurons  
Vois j'apporte plus d'un rêve humain dans mes mains  
Il me faut l'espace et j'ai honte de la faim

Ma chair a rudement crié contre mes tempes  
Des passions pailletées soleils flottants sans hampe  
Mon destin écorché éclate au soleil  
Il ne faut pas dormir je sonne les réveils

Au coin d'un ciel ô charognard temps malmeneur  
Tu n'auras pas ma carcasse je sors vainqueur  
Ma prunelle est d'acier mon rire est de fer  
Mes mains ont tout détaillé j'ai fait le jour clair

J'ai disloqué les vents puisqu'il faut qu'on m'entende  
Pour retrouver blessant les désirs qu'on ne vende  
Je suis l'acier trempé, le feu des races neuves  
Dans mon gros sang rouge écument troublants des fleuves

Tchicaya U Tam'si - Extrait du recueil "Le Mauvais sang".

## Traverser

Au fond jadis importe peu  
insaisissable  
je ne me souviens plus très bien  
les ports sont bouclés aux promeneurs  
des clandestins potentiels  
arlequins  
la moindre pénurie les pousse à faire le saut de l'ange  
traverser pour le plaisir mince de déguster  
une bière de marque à la terrasse anonyme  
et fréillante du bar-tabac-PMU  
Le Nemrod ou Le Terminus  
cette faim  
lécher les vitrines méthodiquement sémillantes  
sous un parapluie    O le Paradis  
bonheur à portée de bourse    aventure  
enfin finir par expatrier femme enfants  
Quand je les interroge aujourd'hui ils ont oublié la  
malchance  
les contrôles stricts les rafles dans le métro.  
Des tracas à la pelle !  
Ils se retrouvent vieux dans une banlieue quadrillée.  
Les enfants ne répondent plus à l'appel  
Les petits-enfants sont aphasiques.  
Un poste-cassette entretient la mémoire.  
Ils n'ont rien choisi.  
Ils vont et viennent  
en avion maintenant  
impotents  
nostalgiques  
reculant sans cesse

les arguments foisonnent et les prétextes  
toujours valables  
la traversée décisive.

[Habib Tengour](#), Algérien, né en 1947 – écrit en français -  
extrait de *Traverser*, éd. La Rumeur des âges, La Rochelle,  
2002, repris dans *Des chèvres noires*

Tes vagues  
voudront-elles de moi  
lorsque mes larmes  
s'offriront  
Ton horizon  
s'ouvrira-t-il  
comme à ta lumière

dociles  
à la mer  
à mon regard  
mes mains.

[Samira Negrouche](#), Algérienne, née en 1980 – écrit en  
Français - *Iridienne*, Éditions Color Gang, Collection  
Luminaires, Lyon, 2005, page 59. Gravures sur calque d'Yves  
Olry.

Tu ne te résignes pas  
à relâcher le bord du ciel

à neuf heures  
ce matin  
tu tiens le souffle du voilier  
aller vers le chemin le plus étroit

redessiner le mirage

Tu te demandes ce qu'est  
un lieu à soi  
si tu dois te délayer  
t'alléger de tes promesses

hier tu voulais savoir si  
et voilà que tu ne sais plus pourquoi

Il eut fallu s'y jeter sans prévisions

Samira Negrouche, « *Moins Un* » in *Six arbres de fortune autour  
de ma baignoire*, Éditions Mazette, 2017, pp. 14-15.

De l'homme à son humanité  
la poésie est le chemin le plus court  
le plus sûr

Art premier  
la poésie est dans le secret  
des origines  
Et du futur  
elle a déjà des souvenirs

[Abdellatif Laâbi](#), Marocain né en 1942 – écrit en Français

## ÉCRIS LA VIE

La terre est si patiente  
Elle attend son chantre  
qui tarde un peu  
puis se présente  
Beau flatteur  
il se fait vite pardonner  
C'est qu'il est un peu musicien  
et peintre mettant la main à la pâte  
avec des mots  
qui connaissent le chemin du cœur  
Le voici  
entonnant avec des accents sincères  
sa vieille antienne  
que la terre fait semblant  
d'entendre  
pour la première fois

La vie s'ingénie  
aux offrandes inestimées  
et pour les recevoir de sa main  
mieux vaut être averti  
de l'intention  
du code de la cérémonie  
des ablutions morales  
devant être accomplies  
des mots de trop  
— comme ces stupides merci —  
de la délicatesse du geste  
et de la révérence digne  
Et puis  
au moment de se retirer

surtout ne pas se précipiter  
comme ces vainqueurs qui n'ont d'autre hâte  
que d'aller exhiber à la foule des frustrés  
leur trophée

C'est une maison  
où nous avons reçu à profusion  
la saveur et l'odeur des êtres  
les couleurs tactiles des éléments  
la beauté pudique des arbres  
Nous y avons mangé de préférence  
avec l'étranger  
bu avec le commensal le plus désespéré  
et veillé de nuit comme de jour  
avec nos fantômes avisés  
Nous y avons conçu les enfants libres  
de nos rêves  
Tout cela  
en gardant une oreille suspendue à la porte  
pour capter les pas hésitants  
de l'inespéré

Abdellatif Laâbi (Editions de la Différence, 2005)